

R.J Ellory: «De l'empathie pour le pire des hommes»

Avec Seul le silence, récit de formation d'un jeune écrivain dans une Géorgie rurale où sévit un tueur d'enfants, le très anglais R.J Ellory, 44 ans, signait un excellent roman... de tradition américaine, proche de ceux de Richard Russo ou de Russell Banks. Il récidive avec le noir et hypertrophié Vendetta, où un tueur confesse ses souvenirs, lesquels englobent 50 ans d'histoire de la mafia d'outre-atlantique.

Vous êtes un écrivain britannique, et pourtant, tous vos livres se déroulent aux États-Unis. Pourquoi ?

Beaucoup d'aspirants écrivains s'entendent dire « écrivez sur ce que vous connaissez le mieux ». Je préfère dire : « Écrivez sur ce qui vous passionne ». « Écrivez le livre que vous avez envie de lire. » Or mes auteurs préférés sont Roth, Hemingway, Stephen King... Tous américains. De plus, certaines intrigues qui portent sur les tueurs en série, ou sur l'histoire de la Mafia, sont trop grandes pour ma petite Angleterre. De même, on s'étonne beaucoup de la taille de mes livres. Mais c'est l'histoire qui fixe le nombre de pages, et peu importe qu'il y en ait 700 ou 800, le livre n'est jamais trop long.

Cela n'a pas facilité votre parcours...

C'est le moins que l'on puisse dire : le premier livre que j'ai publié était exactement le 23e manuscrit que j'écrivais. J'ai reçu 116 lettres de refus. La plupart me demandaient : « Pourquoi nous parlez-vous des États-Unis alors que vous êtes anglais ? ». Ou assuraient : « Ce manuscrit est trop gros pour avoir de potentiel commercial »... A tel point que j'ai arrêté d'écrire 7 ans durant. Puis je m'y suis remis pour mes amis. Aujourd'hui, j'écris toujours pour mes amis. Maintenant, quand je regarde en arrière, je me dis que ces années ont été mes années d'école. Cela m'a appris la discipline... Je savais malgré tout que je voulais devenir écrivain. Pourquoi écrivain et pas autre chose ? Je ne pourrai jamais répondre à cette question. Au fond, c'est l'écriture qui vous choisit, et si vous écrivez, c'est bien parce que vous ne pouvez vous en empêcher.

***Seul le silence* (en anglais, *A quiet belief in angels*) et *Vendetta* (*A quiet Vendetta*) sont liés dans leur titre anglais par l'adjectif *quiet*. Forment-ils un diptyque ?**

Non. A l'origine, *A quiet Vendetta* devait s'appeler *This Thing of ours*, la traduction littérale de l'expression Cosa Nostra (Notre chose). Mais mon éditeur anglais n'a pas aimé : « Les lecteurs vont croire qu'il s'agit d'un roman d'amour ! », a-t-il objecté. Certes, *Seul le silence* et *Vendetta* ont de nombreux points communs : le premier établit la biographie d'un homme obsédé par la figure d'un tueur, le deuxième, la biographie d'un tueur de la mafia. Tous deux se déroulent sur plusieurs décennies, tous deux prennent le prétexte une intrigue criminelle pour parler de l'humain. Mais c'est simplement ma façon d'écrire qui me conduit à produire des textes qui enflent au fur et à mesure de leur rédaction jusqu'à déborder le sujet initial.

Justement, comment décririez-vous votre façon d'écrire ?

Quand on a lu un livre, on oublie généralement le nom des personnages, puis l'intrigue, mais on se souvient toujours du sentiment qu'il nous a laissé. C'est de cela que je pars : le sentiment que le livre devra susciter. Puis je choisis l'endroit, qui conditionnera l'atmosphère et joue pour moi le rôle d'un personnage à part entière. Dans *Vendetta*, il s'agit de la Louisiane d'avant l'ouragan Katharina. Un monde qui n'existe plus, ou à l'état spectral, mais dont l'histoire criminelle m'a toujours passionné. En même temps que le lieu, je crée le personnage principal et j'établis ses contradictions. Ici, Ernesto Perez, un tueur psychopathe,

mais capable de s'intégrer dans une organisation qui sait exploiter ses talents... Un sadique violent, mais en même temps un bon père, un employé fiable. Je voulais qu'il soit un Jekyll et Hyde – ou plutôt un Hyde et Jekyll. Que dans les dernières pages, le lecteur voit en lui le pire des hommes, et finisse néanmoins par éprouver pour lui une forme d'empathie...

Hors Stevenson, l'auteur qui revient le plus souvent dans vos propos est l'Américain Stephen King. Vous sentez-vous en dette envers lui ?

C'est lui qui m'a décidé à écrire, et cela avant même que je ne l'ai lu. C'était à Londres, j'avais 22 ans, et j'ai croisé ce type plongé dans la lecture d'un roman de King, et il avait l'air tellement absorbé que je lui ai demandé ce que c'était. Et j'ai songé : « C'est cela que je réussir. Passionner les gens ». Ensuite, j'ai lu tout Stephen King. A mes yeux, il appartient à ces auteurs qui ont inventé leur propre genre. Certes, il se fonde sur Ambrose Pierce, Bram Stoker, H.P Lovecraft, mais il a tiré le roman fantastique de son carcan gothique pour l'amener dans la modernité. Son génie, c'est d'être parvenu à introduire l'horreur dans la vie de quelqu'un qui vous ressemble, qui vit dans une petite ville des Etats-Unis, qui a exercé une profession banale... et qui se retrouve assiégé dans sa voiture par un molosse en furie (*Cujo*), ou confronté à un étrange clown qui dévore le bras son frère devant lui (*Ça*). Et parfois, sa prose est tout simplement magnifique. Pour moi, c'est un auteur très important.

D'autant que vous avez de nombreux points communs. Notamment votre façon d'utiliser le genre pour parler d'autre chose...

C'est vrai : Stephen King use de l'horreur, dans *Ça*, pour évoquer l'enfance ou la famille, et, dans *Carry*, pour évoquer l'adolescence et la bigoterie américaine. De même dans mes livres, le crime est secondaire. Il est l'élément déclencheur de la narration, mais ensuite, quoi que j'y fasse, celle-ci enfle, comme dans les romans de Norman Mailer.

Vos livres hypertrophiés semblent aux antipodes de ces polars formatés qui guignent ouvertement l'adaptation cinématographique. Sur votre site, vous assurez d'ailleurs que si d'aventure, vos livres intéressaient un réalisateur, vous le laisseriez travailler seul. Il semblerait que depuis, vous ayez changé d'avis...

Effectivement, j'ai été contacté par Olivier Dahan, qui a aimé *Seul le Silence* et m'a invité à travailler avec lui sur le script d'une adaptation. Disons que nous nous sommes trouvés beaucoup de points communs et que son enthousiasme m'a fait oublier mes réticences initiales.

Après vous avoir valu nombre de refus à cause de leurs thèmes américains, vos livres commencent à être publiés aux Etats-Unis. Comment voyez-vous cet étonnant retournement de situation ?

Seul le silence sort en septembre aux Etats-Unis. A ma plus grande surprise, les réactions des premiers lecteurs sont très positives : ils se déclarent ravis qu'un auteur anglais se passionne ainsi pour leur histoire. Pour répondre plus directement à votre question, c'est assez vertigineux. *Seul le silence* bénéficiera d'un premier tirage de 115 000 exemplaires, je suis en tournée dans huit villes américaines... C'est d'autant plus impressionnant qu'en Angleterre, les écrivains ne sont pas considérés comme des gens importants. Et d'ailleurs, nous n'aimons pas nous considérer comme des gens importants. Dans les salons, vous pourrez entendre : « S'il vous plaît, donnez-nous la plus petite chambre de l'hôtel, celle qui donne sur la route, à l'arrière du bâtiment. » « Un dîner ? Mais qui a besoin de dîner ? ». J'exagère à peine...

Propos recueillis par le Magazine Littéraire.